

Jean-Robert Raviot, *Le Logiciel impérial russe*, Paris, L'Artilleur, 2024, 256 p. – ISBN 978-2810011650

« Retisser quelques fils entre le temps présent de la Russie et sa trajectoire géopolitique dans le temps long » (p. 11), tel est le motif principal du dernier ouvrage de Jean-Robert Raviot, professeur de civilisation russe et soviétique à l'Université Paris Nanterre. Conjoignant une synthèse historique à une lecture savante des dynamiques géopolitiques, l'A. brosse un portrait complexe et original de la politique intérieure et étrangère de la Fédération de Russie : « un État bâti sur l'échafaudage de l'URSS et de l'Empire de Russie », et qui dispose d'un « logiciel impérial » (p. 22).

Ce logiciel se construit au croisement de deux dynamiques désignées par des néologismes : le « kremlinocentrisme », précédemment théorisé par l'A.¹, et le « moscopolitisme », placé au cœur du présent ouvrage. Tandis que le premier terme renvoie aux mécanismes de centralisation du pouvoir politique en Russie, le second « évoque à la fois la centralité de Moscou dans le processus de constitution de la puissance russe à travers les siècles et le caractère multiethnique (et multiconfessionnel) de l'ensemble territorial constitué » (p. 12).

La première partie sur les deux que comprend l'ouvrage explore justement la « dynamique moscopolite », de sa genèse à nos jours. L'A. commence par des rappels utiles concernant la formation d'un empire à la suite des conquêtes menées par les grands princes de Moscou, Ivan III dit le Grand (1462-1505) puis son petit-fils Ivan IV dit le Terrible (1533-1584), avant d'évoquer la crise, surmontée, du Temps des Troubles au début du XVII^e siècle (chapitres I et II). Suivent des aperçus historiques permettant d'apprécier les trois dimensions de la puissance russe : d'abord continentale (la conquête de la Sibérie étant

1. Jean-Robert Raviot, *Qui dirige la Russie ?*, Paris, Lignes de Repères, 2007.

déterminante), puis européenne – depuis les règnes du tsar Alexis I^{er} (1645-1676) et de son fils Pierre le Grand (1682-1725), premier empereur de « toutes les Russies » qui vise à « démoscoviser » l'État en transférant la capitale à Saint-Petersbourg – et enfin globale, au XIX^e siècle (chapitres III, IV et V). Le retour à la centralité de Moscou, qui redevient la capitale sur décision des bolcheviks en 1918, permet à Jean-Robert Raviot de décrire l'Union soviétique comme un « bastion géopolitique » qui, toutefois, s'ouvre progressivement à la mondialisation au moment de la détente des années 1960-1970 (chapitres VI et VII).

Ces dimensions de la puissance russo-soviétique se sont construites au cours d'une longue série d'expansions que l'A. interprète à la faveur du concept d'impérialisme défensif. Ce terme, initialement utilisé par les historiens de la Rome antique, a été appliqué à l'étude de l'expansionnisme russe par les historiens Marc Raeff, puis Michel Heller, que l'A. cite à plusieurs reprises. L'idée est simple : chaque nouvelle conquête russe (khanats de Kazan et d'Astrakhan, Sibérie, terres baltiques et ukrainiennes, Caucase, etc.) a été justifiée par un besoin de « sécuriser » le voisinage immédiat pour, *in fine*, préserver l'État (p. 31). Cet impératif s'accroît au moment, et à l'issue, des crises dont celles de 1917 (chute de l'Empire des tsars) et de 1991 (désintégration de l'URSS). À l'une de la dynamique « moscopolite », la perestroïka gorbatchévienne – avec ses conséquences inattendues (et non voulues) dont la disparition d'une superpuissance ancrée dans un « immense espace géopolitique » – ne peut se lire que comme une « erreur » (celle de Gorbatchev, qui n'aurait pas su manier le « logiciel impérial ») et une « défaite » (chapitres VIII et IX).

La Russie postsoviétique s'apparente à une « île » entourée par les ex-républiques soviétiques, tels les espaces « limitrophes » la séparant d'autres centres de pouvoir ou d'autres civilisations (pour reprendre la métaphore de Vadim Tsybourski, cité par l'A.). Elle est, dès lors, un « post-empire [qui] peut être défini comme le produit d'un réajustement du logiciel impérial aux nouvelles conditions géopolitiques produites par la dislocation de l'URSS » (p. 93). La dynamique « moscopolite », parfaitement comprise par Poutine (p. 91), se manifeste désormais à travers une association différenciée de plusieurs États de l'ancienne Union soviétique, qui subissent, à des degrés variés, une influence russe (stratégique, économique, culturelle) (chapitre X). Ici, l'A. prolonge les analyses faites par d'autres observateurs de la « nou-

velle » Russie, qui ne dispose plus d'un potentiel suffisant pour accéder à la lutte pour l'hégémonie mondiale².

Le chapitre XI emploie cette optique pour expliquer les ressorts de la guerre russo-ukrainienne, en 2014 et surtout depuis 2022. Faisant sienne une « vision réaliste des rapports de force » (p. 7 et 103-105), Jean-Robert Raviot considère que Moscou a de nouveau fait preuve d'un impérialisme défensif en cherchant à « neutraliser le potentiel militaro-stratégique de l'Ukraine qui, très engagée dans une coopération avec l'OTAN dont elle sollicite le statut de membre, est perçue comme une menace directe pour la sécurité des centres vitaux de la Russie » (p. 102). Pour étayer ce constat, l'A. suit les analyses du théoricien réaliste John Mearsheimer, mais aussi celles de Fiodor Loukianov, président du Conseil russe de politique étrangère et de défense (SVOP), qui considèrent l'Ukraine comme un terrain de bataille entre les États-Unis, pratiquant un « impérialisme offensif » (théorie développée par Mearsheimer), et la Russie, qui chercherait à se protéger en se lançant dans une guerre préventive dans l'espace du « post-empire ». Dans le même temps, et contrairement à ce dernier théoricien, l'A. reconnaît que ce conflit n'est pas seulement une guerre de grandes puissances, mais « aussi une guerre de voisins, une guerre de cousins » (p. 118).

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée « La puissance continentale », entend explorer une « tension entre continentalité et connectivité » propre à la condition géopolitique de la Russie contemporaine, faisant d'elle à la fois une « forteresse » et un « pivot » (p. 125). Dans le chapitre XII, Jean-Robert Raviot développe, toujours dans une perspective réaliste, l'idée que l'État russe n'intégrera « jamais » les structures occidentales (l'Union européenne et l'OTAN) « du simple fait de sa continentalité et de son poids militaro-stratégique » (p. 130). Les chapitres XIII et XIV présentent de manière efficace l'importance des ressources naturelles (le gaz et le pétrole au premier chef) pour la « puissance géoéconomique de la Russie », mais aussi pour la « mythologie nationale » (p. 140 et 144). Toutefois, la question de leur épuise-

2. Dominic Lieven, *Empire: The Russian Empire and its Rivals*, New Haven, Yale University Press, 2002, chap. x ; Dmitri Trenin, *Post-Imperium: A Eurasian Story*, Washington (DC), Carnegie Endowment for International Peace, 2011 ; Iver B. Neumann, « I Remember When Russia Was a Great Power », *Journal of Regional Security*, vol. 10, n° 1, 2015, p. 5-16.

ment possible³, et de ses conséquences, n'est pratiquement pas abordée. Autre dimension constitutive du « logiciel impérial » russe : la « politique différentielle des territoires » qui, derrière la façade de la centralisation poutinienne, reflète les fortes disparités régionales en termes de développement économique, de capital humain, de composition ethnoculturelle ou de tendances démographiques (chapitre XV). Les tensions et les risques qui découlent de cette situation ne sont malheureusement pas discutés en détail.

Les chapitres XVI et XVII décrivent une « diversification des voisinages » de la Russie, dont l'évolution permanente lui pose de sérieux défis dans sa volonté de construire une « hégémonie à géométrie variable » (chapitres XVI et XVII). Le chapitre XVIII explique la résilience de la Russie dans une guerre l'opposant aux « États-Unis, qui ont désigné la Russie comme ennemi par Ukraine interposée » (p. 192), par un « état d'esprit » caractérisant la population et les élites russes : « la guerre a toujours été là, et par conséquent, les ennemis n'ont jamais disparu » (p. 193). On regrette que l'A. ne cite pas les données sociologiques disponibles qui permettraient de relativiser ce constat, au vu des sentiments d'anxiété et d'indifférence observables au sein de larges couches de la société russe⁴.

Dans le chapitre suivant, Jean-Robert Raviot rappelle les enjeux géopolitiques qui sous-tendent le commerce international des céréales en temps de guerre. Le chapitre XX propose, lui, une analyse équilibrée du rapprochement russo-chinois. Si les deux pays ont renforcé leur interdépendance économique et leur coopération militaro-technologique, « l'amitié sans limites » entre Moscou et Pékin, selon la formule de Xi Jinping, connaît de fortes limites « au plan culturel et civilisationnel » (p. 217). Soucieux de préserver leurs souverainetés respectives, les États russe et chinois ont jusque-là préféré ne pas construire une alliance intégrée comparable à l'OTAN (p. 219-221).

Le dernier chapitre, intitulé « La Russie, puissance d'équilibre ou pivot d'un nouvel ordre mondial ? », revient sur les contestations contemporaines de l'ordre international libéral, incarné par les États-Unis

3. Voir notamment Markku Kivinen & Brendan G. Humphreys (éd.), *Russian Modernization. A New Paradigm*, Londres, Routledge, 2021.

4. Voir notamment les données de l'ONG ExtremeScan (<https://www.extremescan.eu/>), ainsi que Vera Grantseva, *Les Russes veulent-ils la guerre ?*, Paris, Éditions du Cerf, 2023.

et leurs alliés, « de plus en plus vassalisés » selon l'A. (p. 235). La Russie, en tant que membre fondateur des BRICS+, joue ici un rôle central. Répondant à la question posée, l'A. est enclin à penser que « la Russie a vocation à devenir une puissance d'équilibre entre l'Occident et le monde non-occidental » (p. 234), et ce, dans un système international toujours plus « chaotique, instable et fragmentaire » (p. 225).

Dans la conclusion, l'A. estime que le « logiciel impérial » russe survivra à la guerre en Ukraine, mais devra se réinventer « au vu de l'*archipelisation* grandissante du territoire russe » (p. 246). Contrairement à l'Occident, conclut-il, l'État russe a su préserver « le *pourquoi* » ; ses élites continuent de croire « en une certaine sacralité symbolique de la Russie » (p. 249) et sa population au système politique établi, y compris en raison d'une dépendance socio-économiques de pans entiers de la société russe à l'État (p. 241).

Malgré une grande diversité de sujets abordés dans une série de chapitres, au prix de quelques répétitions, l'ouvrage de Jean-Robert Raviot a le mérite de proposer une lecture cohérente du monde politique russe. Cette lecture dite réaliste s'intéresse de manière classique aux rapports entre (grandes) puissances. N'étant pas aujourd'hui populaire auprès des observateurs occidentaux, elle est en revanche plus en phase avec le discours des experts et dirigeants russes. Surtout, cette lecture offre une explication « épaisse » et souvent convaincante de la fabrication du politique en Russie ; démarche qui peut être comparée à celle de l'historien Iouri Pivovarov, qui a théorisé le concept de « pouvoir russe » (*russkaja vlast'*)⁵. Elle peut néanmoins apparaître comme insatisfaisante.

D'abord, l'approche réaliste faisant appel au concept d'impérialisme défensif semble oublier qu'il ne s'agit pas seulement d'une catégorie d'analyse, servant à penser la formation de l'État par expansion territoriale, mais aussi d'un procédé discursif que le personnel politique peut invoquer pour *justifier* l'usage de la force (envers d'autres États ou populations)⁶. C'est bien ce qu'on observe dans le

5. Jurij S. Pivovarov, *Russkaja politika v ee istoričeskom i kul'turnom otnošenijax* [La Politique russe dans ses dimensions historique et culturelle], M., ROSSPEN, 2006.

6. Hugo Castignani, « L'impérialisme défensif existe-t-il ? Sur la théorie romaine de la guerre juste et sa postérité », *Raisons politiques*, 45, 2012, p. 35-57, notamment p. 55-57.

cas de la Russie de Poutine qui attaque l'Ukraine tout en disant se défendre contre les Occidentaux qui la soutiennent. Il s'agirait alors d'une « défense légitime préventive », soit d'une *agression factuelle* justifiée au nom de l'imminence de la menace provenant de l'État agressé. Les preuves convaincantes d'une militarisation de l'État ukrainien par l'OTAN dans l'intention d'attaquer ou de menacer la Russie ont-elles été jamais mises au jour ? Par ailleurs, une analyse des dispositifs discursifs déployés par Vladimir Poutine et Sergueï Lavrov, ministre russe des Affaires étrangères, montre la présence des outils de manipulation, qui mettent sérieusement en doute la sincérité de leur croyance en une cause juste de « l'opération militaire spéciale » : la « libération » des populations russes ou russophones supposément opprimées par le gouvernement ukrainien⁷.

Ensuite, l'approche réaliste appliquée à l'analyse du conflit russo-ukrainien et à l'étude de la politique étrangère de la Russie a de nombreuses limites qui ne font pas l'objet de discussion dans le livre. Se focalisant sur les rapports entre grandes puissances (à condition qu'on considère que la Russie relève de cette catégorie), elle tend à ne pas tenir compte de l'agentivité (*agency*) des États dits moyens ou petits, sans même parler des acteurs non étatiques. Mais il est alors difficile de comprendre les ressorts et les dynamiques de l'émancipation de l'Ukraine – parmi d'autres sociétés de l'espace de l'ex-URSS – vis-à-vis de la Russie, de même que la force de la résistance ukrainienne face à un adversaire manifestement plus fort. Aux données contextuelles, comme l'histoire complexe des rapports (inégaux) entre Russes et Ukrainiens⁸, cette approche préfère des considérations analytiques relativement abstraites. Surtout, elle sous-estime le rôle des facteurs idéels ou psychologiques, comme « la menace idéologique que représenterait une Ukraine démocratique et prospère » pour le Kremlin ou

7. Jules Sergei Fediunin, *Les Nationalismes russes. Gouverner, mobiliser, contester dans la Russie en guerre*, Paris, Calmann-Lévy, 2024, chap. XVI.

8. Voir Andreas Kappeler, *Russes et Ukrainiens, les frères inégaux. Du Moyen Âge à nos jours*, trad. de l'allemand par D. Eckert, Paris, CNRS Éditions, 2022 (2017) ; Anna Colin Lebedev, *Jamais frères ? Ukraine et Russie : une tragédie postsoviétique*, Paris, Seuil, 2022.

« le désir potentiel d'un dictateur vieillissant de conquérir l'immortalité par l'expansion territoriale⁹ ».

En effet, il est difficile de croire que le régime de Poutine soit animé par la seule quête de sécurité (et de prospérité) pour l'État russe (p. 245). Si l'A. admet que « les visées géoéconomiques ne sont pas absentes des buts de guerre de la Russie » en Ukraine (p. 187), peut-on exclure de l'analyse le poids des imaginaires et des émotions qui affectent la prise des décisions politiques ? Qu'en est-il de la quête de statut par la Russie sur la scène internationale au moment où l'ordre libéral occidental semble affaibli du fait des tensions internes et de la montée des puissances extra-occidentales aux valeurs différentes, sinon « illibérales » ? Que penser de la passion obsessionnelle de Vladimir Poutine pour le passé ? Ou de son sentiment d'humiliation envers les puissances occidentales *de facto* vainqueurs de la guerre froide que l'A. évoque dès l'introduction (p. 7) sans pour autant le prendre pour objet d'étude ? On le regrette d'autant plus que Jean-Robert Raviot constate avec justesse la prévalence, au sein de la « culture moscopolite », de l'image de l'Ukraine « comme un appendice de la Russie », ou encore le « cruel manque de connaissance du terrain ukrainien par les élites russes » (p. 112-113). Les États sont peut-être des « monstres froids », selon la célèbre formule de Nietzsche, mais les hommes et femmes politiques le sont rarement, pour ne pas dire jamais. Comme le rappelle Pierre Hassner, « les relations internationales, comme la politique en générale, sont faites d'un entrelacement inextricable d'intérêts, d'idées et de passions¹⁰ ».

Enfin, si le livre se penche sur l'étude d'un seul pays, la Russie, il serait utile d'ouvrir l'analyse à des comparaisons internationales, par exemple dans le sillage de la sociologie historique et comparée du politique¹¹. Cela permettrait de rapprocher le « moscopolitisme » à la « Françafrique », parmi d'autres formes d'influence qu'ont exercées les

9. Filip Kostelka, « John Mearsheimer's Lecture on Ukraine: Why He Is Wrong and What Are the Consequences », *EUIdeas*, 11 juillet 2022, <https://euideas.eui.eu/2022/07/11/john-mearsheimers-lecture-on-ukraine-why-he-is-wrong-and-what-are-the-consequences/>

10. Pierre Hassner, *La Revanche des passions. Métamorphoses de la violence et crises du politique*, Paris, Fayard, 2015, p. 36-37. Soulignement non retenu.

11. Voir notamment Jean-François Bayart, *L'Énergie de l'État. Pour une sociologie historique et comparée du politique*, Paris, La Découverte, 2022.

anciennes métropoles sur les ex-colonies. Par ailleurs, peut-on parler d'une dynamique « pékinopolitique » en Asie de l'Est ou ailleurs ?

Soulignons, pour terminer, que l'éditeur du présent ouvrage n'est pas neutre dans la mesure où L'Artilleur, un label des éditions du Toucan, a publié une série d'écrits volontairement polémiques¹². Ce type d'écrits n'engage à l'évidence pas Jean-Robert Raviot, dont le dernier ouvrage contribue à la réflexion sur les structures qui soutiennent la politique russe à l'heure d'une recomposition de l'espace de l'ex-URSS, mais aussi de l'ordre mondial « post-guerre froide ».

Jules Sergei Fediunin
ILOS – Université d'Oslo

12. François Vaneckhoutte, « Covidoscepticisme, Vichy et déni climatique : la recette des éditions de L'Artilleur », 7 avril 2023, https://www.libération.fr/checknews/covidoscepticisme-vichy-et-deni-climatique-la-recette-des-editions-de-lartilleur-20230407_VOTANWQR6JGFFNKX6EWZUMC6UI/.